

# L'enlèvement de Ganymède [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568056>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'enlèvement de Ganymède

(suite)

Ganymède craignit d'être malade. Il redoubla d'exercices et parvint à se dominer. Lorsqu'il eut seize ans, son père l'envoya garder les troupeaux à la montagne. C'était une coutume que de confier les bêtes aux garçons lorsqu'ils devenaient adultes. Une besace au bras, un bâton à la main, ils partaient en Juin vers les parcours où l'herbe reste verte. Ils vivaient dans des grottes, dormant sur des lits de peaux, s'abreuvant aux sources, se nourrissant de miel, de truites et de lait. C'était une épreuve en même temps qu'une initiation. Les enfants, devenus des hommes, sortaient du jupon de leurs mères pour s'accoutumer à conduire et protéger leurs troupeaux. L'on disait aussi que les satyres et les hamadryades, qui hantaient ces solitudes leur révélaient, les secrets que l'expérience ne leur avait pas encore enseignés.

Ganymède choisit une grotte dissimulée par un rideau de lierre près de laquelle coulait un filet d'eau. D'autres bergers s'installèrent non loin. Ils étaient grossiers et querelleurs, s'appelaient d'une pente à l'autre, lançaient des chants gutturaux qui planaient à travers l'espace, soufflaient des airs invariables dans des roseaux percés. Comme leurs jambes étaient courtes et velues, leurs cheveux raides, la souple beauté de Ganymède excitait leur envie. Ils essayaient de le pincer, lui jetaient des pierres et dispersaient ses bêtes. Ganymède les tenait en respect, mais il questionnait le ciel sur l'amour que lui avait promis Callicrate. Il songeait, les regards perdus dans le vide qui s'ouvrait sous ses pieds, à la joyeuse auberge où son enfance avait été choyée. Il se croyait condamné à une solitude où sa beauté resplendirait, aussi vaine que celle d'une statue et lorsque le soir, il écartait les guirlandes qui voilaient l'entrée de sa grotte, il se jetait au sommeil, pour oublier le poids de son coeur vide.

Un jour, vers midi, il aperçut un berger qui, les mains pendues au bâton qu'il portait en travers des épaules, montait prestement vers lui. La silhouette grandit, se précisa; puis le nouveau venu s'arrêta et regardant Ganymède avec gaité, lui dit: «Bonjour, camarade. Que les Dieux te protègent! Comment t'appelles-tu?» — «Ganymède. Et toi?» — «Je suis Alexis, fils de Glaucou, gardien de chèvres». — «Quel âge as-tu, Ganymède?» — «J'ai seize ans». — «Je ne t'ai encore jamais vu par ici.» — «C'est la première fois que je viens à la montagne» ... et toi Alexis?» — «Oh, je suis très vieux. J'ai dix huit ans...» Il s'appuya sur son bâton; ses yeux riaient dans l'ombre du chapeau. «Par ma foi, Ganymède, tu es beau. Plus beau que Narcisse, Adonis, Orphée ou le jeune Bacchus». Il tendit à l'enfant sa paume ouverte. Ganymède y mit sa main qu'une forte douceur aussitôt pénétra.

Alexis campa tout près. Il défendit Ganymède contre les moqueries des rustres, chassa et pêcha avec lui. Pour l'enfant, le monde en un moment changea. Il aima le berger dont il admirait la force et l'adresse. Ce n'était point, comme Callicrate, un Dieu sur les lèvres duquel il buvait la sagesse, mais un héros, séduisant parce qu'il savait agir. Les

jarrets d'Alexis étaient durs et ses bras vigoureux; une ombre soyeuse avivait le charnel appétit de ses lèvres. Dans la solitude de la caverne, Ganymède songeait comme il serait délicieux d'adoucir les muscles d'Alexis à l'usage de sa tendresse. Il n'osait point cependant s'y risquer; mais son coeur battait dans l'attente d'il ne savait quelle révélation quand il sentait le souffle du berger lui effleurer la nuque. Le soir, ils allumaient un feu à l'entrée de la grotte. Alexis racontait des histoires de chasse et de guerre. Ils jetaient dans la flamme des branches qui crépitaient en exhalant un parfum âcre. Ganymède considérait Alexis en silence. Il souhaitait qu'un miracle lui permît de se fondre dans le corps de son ami pour ne former avec lui qu'un seul héros de dix-huit ans.

Un soir, après s'être absenté toute une longue journée, Alexis revint près de Ganymède et lui dit en baissant les yeux: «J'ai vu la nymphe qui vit dans le bosquet de saules. Elle m'appelé. Mais je suis revenu vers toi, Ganymède. » L'enfant rougit. Il aurait voulu répondre merveilleusement mais il ne savait quoi dire. Un voile se déchirait très doucement en lui; et ce déchirement lui donnait une exquise faiblesse qu'il retenait comme un trésor bien qu'elle lui causât une douleur à peine tolérable. Il aurait voulu se jeter dans les bras d'Alexis, le couvrir de baisers et de caresses. Mais l'excès de ce qui affolait son coeur le paralysait. Il demeura comme une statue de sel. Pourtant Alexis, ce soir là, s'attarda plus longtemps que d'usage. Il s'assura que les peaux de mouton où dormait Ganymède étaient bien disposées; il les tassa sous la tête de l'enfant qu'il couvrit pour le mieux protéger de la fraîcheur nocturne. Un genou en terre, il contempla silencieusement son visage; puis il s'éloigna avec un soupir.

Le lendemain, Ganymède surprit Alexis qui, la figure plongée dans la fourrure où il avait dormi, semblait chercher le contact et l'odeur du corps dont sa bouche avait gardé la forme. Le berger se retourna brusquement; il rougit; ses yeux brillèrent d'en commencement de larmes. Il se retira sans rien dire; mais le soir, à l'heure où le jour finissant réunissait les amis avant que la nuit ne les sépare, Alexis offrit à son compagnon un fromage qu'il venait de presser, des fruits et des rayons de miel. «Ganymède, lui dit-il, pardonne-moi. Reçois ces pauvres dons. Je voudrais qu'ils te plaisent.»

L'enfant chercha en vain le sommeil. Au delà du rideau de lierre, il essayait de trouver dans la pure profondeur du ciel les constellations dont Callicrate lui avait enseigné les noms. Mais seuls lui importaient au monde l'attitude d'Alexis, sa réserve et sa tendresse. A mesure qu'il en déchiffrait le sens, la jalousie s'enfonçait dans son coeur. «La nymphe qui vit dans le bosquet des saules. O Dieux, faites qu'il n'aille pas la rejoindre.» Il se demandait par quels moyens il retiendrait l'affection du berger. La confuse intensité des sentiments qui l'agitaient les privait d'expression. Comment révélerait-il irrécusablement, d'un seul mot, d'un seul geste, la ferveur qui l'enflammait? Alexis avait offert de simples présents. Ganymède ne possédait que son corps dont Callicrate avant de mourir, avait voulu retracer la forme. Oui, il le remettrait; oui, il l'abandonnerait à la volonté d'Alexis. Lentement se dévidait le cocon de doute et de timidité qui l'empêchait encore de déployer ses ailes. Il attendit dans le silence l'accomplissement de la métamorphose. Un agneau bêlait;

le vent des cîmes sifflait légèrement et, très loin, on entendait le bruit continu d'une cascade. Oui, il irait retrouver Alexis... Il lui dirait...

Ganymède s'avança vers la grotte où vivait le berger. A mesure qu'il en approchait, il faisait son pas plus léger. Une terreur le saisissait à la pensée qu'Alexis l'avait peut être déjà quitté, qu'il arrivait trop tard. Et pourtant, le coeur battant à rompre, il resta longtemps immobile à l'entrée de la caverne. Des cendres brillaient encore au pied de la paroi. Il se pencha, retint son souffle. Le visage d'Alexis luisait faiblement sur sa couche. Ganymède soupira d'aise. Une lâcheté lui vint: puisqu'il était ainsi rassuré, il pouvait se retirer sans trahir sa présence. Mais en cet instant, comme si son hésitation avait troublé le sommeil d'Alexis, celui-ci rejeta la peau qui le couvrait et tendit le bras vers l'ombre dont s'enchantait son rêve. Ganymède s'y laissa tomber. Des bras puissants l'emprisonnèrent aussitôt. En un moment, il se sentit parcouru de baisers qui brûlaient ses limites; sa bouche était celle d'Alexis sans cesser d'être la sienne; leurs membres s'enlaçaient; son coeur battait dans la poitrine d'Alexis, son cou palpitait dans le sien. Sous les mains amoureuses du berger, sous ses lèvres sinueuses et ses tendres genoux, Ganymède sentait fondre ses pudeurs à l'exquis rayonnement d'un astre dont Callicrate ne lui avait pas enseigné le nom. Au matin, quand il leva la tête de l'épaule d'Alexis, ce fut pour demander et lui rendre les baisers qu'il en avait appris; quand il saisit sa main, ce fut pour le conduire au lieu de son plaisir, quand il le caressa, ce fut pour glisser jusqu'au Dieu jaillissant dont il voulait encore goûter la victoire et le repos. Il se réjouissait du miracle qu'il provoquait en l'éprouvant lui même; il s'épanchait dans les bras d'Alexis pour mêler joyeusement son essence à la sienne; et la volupté que son ami lui prodiguait se décuplait de celle dont il le comblait. Aucun nuage ne troubla leur bonheur. Pourtant, Alexis ne céda pas aux prières de Ganymède qui le pressait d'habiter avec lui. Il lui disait: «La glotonnerie engendre la satiété, tu le sauras bien assez tôt?» «Nous gardons ensemble nos troupeaux. Tout le jour je te vois et je te caresse. Mais le soir je m'éloignerai de toi pour te désirer davantage. Quand chacun de mes pas me porte vers toi, je veux que mon coeur batte plus fort à mesure que j'approche de l'objet de ma délectation. Je me séparerai de ta nuque pour me souvenir de sa courbe et de son odeur, afin de les retrouver différentes, mille fois plus délicieuses que je ne le savais. Je demeurerai dans la grotte, pensant à Ganymède, retenant dans ma gorge l'envie de ce que je goûte près de lui. Et quand tout se sera tu, j'entrerai en toi comme un rêve. Ou bien peut-être viendras-tu, trépidant d'une attente craintive, te répandre dans mes mains, sur mes lèvres, baigner mon coeur amoureux de ta sève. Et je te recevrai; tu apaiseras ma soif mieux que le vin, la source. Nous nous unirons d'autant plus que nous aurons été un instant séparés; et de la bouche aux reins, nous communierons l'un en l'autre. Car l'amant ne se retire que pour trouver une meilleure raison de se donner.»

Cette sagesse s'accompagnait de jeux qui la rendait aussi pénétrante qu'un baume. Souvent, assis sur les genoux d'Alexis, Ganymède goûtait à ses lèvres le miel qu'ils partageaient; leurs doigts et leurs bouches se rencontraient sur les pipeaux. Ils luttèrent, se désarmant l'un l'autre par des baisers qui transformaient en caresse l'étreinte de la force.

Ils se baignaient ensemble dans un bassin que la rivière secrétait au creux de la vallée, essayant de se culbuter, crachant comme des tritons ou se chatouillant pour faire croire à la piquûre d'un taon. Ganymède vivait à l'ombre d'Alexis. Il aimait sa poitrine ou poussait une seule boucle noire, son ventre musculeux que portaient des jambes de coureur Alexis ne se lassait pas d'admirer les membres dorés de l'enfant, ses cheveux dont les sombres reflétaient la lumière.

Une suavité voilait la vie de son corps, l'adouciissant aux regards sans la dissimuler et bien que sa peau fût douce encore autant que celle d'un enfant, on ne pouvait oublier la promesse de force qu'elle enveloppait. Nul contraste n'était plus exquis que celui de sa beauté avec l'insouciance qu'il en avait, nul plaisir plus ravissant que celui de la main qui, sous la fine soie de l'adolescent sentait se bander le muscle du jeune homme. Ganymède, le visage animé par la mouvante lumière que lui reflétait le ruisseau, s'étirait devant Alexis. Sa taille était mince et ses fesses encore puériles pesaient au creux de ses reins. Alexis baisait légèrement ses lèvres craignant de souiller cette beauté par trop poignante au grand jour et mais dont il se plaisait à panser qu'il jouirait à l'aise dans le secret du soir. Il lui disait: «Tu es trop beau pour appartenir à un homme; trop beau, hélas, pour le pauvre Alexis!» Ganymède arrêtait d'un baiser cette exclamation sacrilège.

L'été passa comme un jour. Ils se séparèrent pleurant et jurèrent de se retrouver. Dans la saison qui suivit, les chèvres d'Alexis portèrent les petits des boucs de Ganymède et les brebis de Ganymède mirent bas des agneaux qu'avaient engendrés les béliers d'Alexis.

Lorsqu'à l'automne il rentra chez lui, l'enfant trouva la maison bouleversée. Hélène, Aristippe et leur famille s'étaient installés dans l'auberge que Lycidas, frappé de paralysie, ne pouvait plus diriger. Ils avaient occupé la chambre de Ganymède et jeté dans un coin ses effets pêle-mêle avec les souvenirs de Cléone et de Callierate. Il les retrouva souillés, déchirés, brisés. Une colère le saisit. Mais, pensant qu'il était seul, il serra les poings, ranga ses hardes dans la bergerie et jeta les peaux qui lui serviraient désormais de lit non loin des brebis dont le bêlement lui rappelait la saison d'Alexis.

«C'est bien, lui dit Aristippe: tu as reconnu ta place. Si tu veux éviter le fouet, ne sors pas sans ma permission de l'étable. Finies la vie de prince, le bavardage et la fainéantise. Pour commencer, balaie la cour. Ganymède obéit. Dans le malheur qui l'accablait, seule le blessait l'absence d'Alexis. Ses neveux dansaient autour de lui en l'insultant».

Ah, ah, lui, disaient-ils, c'est maintenant ton tour d'avoir les mains calleuses. Ta jolie gueule ne te sauvera, ni du fumier ni du gourdin. C'est bien fait.» Ganymède continua sans mot dire à balayer; mais quand il vit l'un des gamins pisser dans un vase qui avait appartenu à Cléone, il le battit sauvagement. Hélène accourut aux cris de sa progéniture; Aristippe survint avec un fouet et frappa Ganymède pour l'obliger à s'humilier devant ses persécuteurs.

En dépit des mauvais traitements, Ganymède ne cessait de croître en beauté. Sa taille s'affirmait; sa figure prenait une expression de gravité songeuse qui l'embellissait encore. Moins soignées qu'autrefois, ses boucles s'entrecroisaient en faucilles autour de son front et des oreilles.



lui donnant un air rebelle que démentait la résignation de ses regards. Ses haillons exaltaient la gloire de son corps. Ses genoux, salis à se plier aux tâches domestiques, avaient acquis une humilité qui n'était pas servile et qui touchait presque autant que leur grâce. La beauté qui l'habitait prêtait à chacun de ses gestes une immédiate perfection qui enrageait ses bourreaux.

Aristippe poursuivait Ganymède d'une haine particulière parce qu'il ne pouvait s'empêcher de le désirer. Il le harcelait sans cesse, l'accablait de travaux et de reproches comme s'il avait espéré le rompre en l'avalisant. Mais plus il s'y efforçait, plus son âme s'abaissait, son corps s'enlaidissait tandis que la beauté de Ganymède allait toujours plus loin, montait toujours plus haut, le portant à mille lieux des avidités terrestres.

L'enfant se réfugiait auprès de son père, seul reste d'un temps plus heureux. Il le portait dans ses bras jusqu'aux endroits ensoleillés où le vieillard chauffait ses os en paix. Il le faisait manger, lavait sa figure et ses mains. Car dans la maison qui avait été la sienne, dont une âpre tribu s'était emparée, seul Ganymède se souciait de Lycidas.

Hélène et son mari restaurèrent la prospérité de l'auberge. Ils étaient durs pour leurs esclaves dont ils exigeaient une incessante vigilance. Les murs furent reblanchis, les tables et les bancs réparés; la fontaine coula dans une auge nouvelle dont la margelle était décorée de pampres et de satyres. Les celliers se remplirent de provisions et de vin; les lits, l'étuve étaient toujours prêts à délasser les voyageurs dont un masseur rafraîchissait les membres au le visage. L'hospitalité fut coûteuse et vulgaire. Ce n'étaient plus les philosophes, mais des bourgeois nantis qui venaient s'y distraire du commerce ou de la politique, s'y enivrer en compagnis de joueuses de flûte, de comédiennes aux gestes d'or et de gitons fardés qui leur dispensaient des caresses vénales. Ganymède se cachait autant qu'il le pouvait. Entre les chèvres et les brebis, il avait dressé un autel domestique où il avait reuni les souvenirs de Cléone, de Callistrate et d'Alexis. Quand tout dormait, il allait s'asseoir sous le platane à l'ombre duquel son maître l'avait quitté. La margelle usée dont le contact était doux avait fait place à un marbre coupant. Il appelait la protection d'Alexis et cet amour dont l'absence dévorait son coeur, espérant qu'un miracle porterait son message au berger qui saisirait aussitôt son bâton pour venir le rejoindre.

Une nuit qu'il rêvait, il entendit un vaste bruit au dessus de sa tête. Le ciel s'obscurcit un peu; deux ailes planèrent un instant; puis un oiseau se posa pesamment sur la plus haute branche. Comme la lune se levait, Ganymède vit un aigle gigantesque qui le considérait de son oeil rond, fixe, froid. Bien qu'il ne fût point poltron, une sorte de révérence craintive l'empêcha de bouger. L'oiseau pencha le col et regarda l'enfant comme pour l'interroger. Puis il leva la tête, tendit le bec, ouvrit ses ailes dont les rémiges battirent l'air et monta droit aux astres. Ganymède l'envia. Il eût voulu sortir avec lui de la cour où il était esclave d'Aristippe et prisonnier de sa propre faiblesse; mais le murmure de la fontaine le ramena vers Alexis. Deux ou trois nuits de suite l'aigle parut. Une science avertissait l'animal de la présence du jeune homme qu'il considérait avec une avide fixité. Ganymède se fatigua de ce colloque silencieux dont il ne comprenait pas le sens. Il pensa que le roi des oiseaux

voulait nicher dans l'arbre et décida de ne pas l'importuner. La quatrième nuit, il resta dans la bergerie: mais alors lui vint l'idée que l'aigle était un messager d'Alexis. Il entrebailla la porte: dans le vide lunaire, l'oiseau planait en cercles, plus géant encore qu'il n'avait été dans les branches de l'arbre. Ganymède évoqua son ami avec un redoublement de ferveur dans l'espoir que l'aigle lui en porterait un message. Alors, à des distances incommensurables, bien au delà de ses oreilles, inaudible parce que trop puissant, Ganymède percuta un cri d'appel, déchirant comme la douleur qui enfanta le monde. Le lendemain, l'aigle ne parut pas.

Cette nuit là, Aristippe se glissa dans la bergerie aux premières heures du matin. Il couvrit Ganymède de caresses entremêlées d'offres et de menaces, tout en essayant de le maîtriser. Mais le jeune homme, d'un coup de poing, l'envoya rouler dans la cour. Aristippe jura de se venger. Il dit à sa femme: «Ganymède est vicieux. Je l'ai surpris faisant le bouc. Il faut le chasser car il corrompra nos enfants». Hélène lui répondit en haussant les épaules: «Allons donc, crois-tu que j'ai des yeux pour ne pas voir? Mon frère a refusé ton sexe d'âne: c'est de cela que tu veux le punir. Quand seras-tu raisonnable? Ganymède est beau: puisque nous n'y pouvons rien, dressons-le. Sa réputation, si nous savons nous en servir, ira d'un bout à l'autre de la Grèce: on viendra ici pour le voir, on boira pour l'entendre, on nous offrira de l'or pour abaisser sa hauteur. Nous lui donnerons une chambre dont nous cèderons la clé à qui voudra profiter de son sommeil. Ainsi doterons-nous nos filles: ainsi établirons-nous des fils.»

Ganymède fut baigné, peigné, oint, épilé: on le revêtit de robes ourlées dont les plis laissaient paraître les jambes, des tuniques par les fentes desquelles on devinait sous ses bras le modelé de sa poitrine. Ses ongles furent teints au henné, ses boucles relevées par des rubans de soie. Aristippe lui commanda de servir ses hôtes, de sourire quand ils lui parleraient, mais de ne rien leur accorder sans sa permission. Ganymède connut alors son plus cruel martyre. Sa beauté le désignait en cible aux désirs vagabonds, à la consupiscence des vieillards comme à l'avidité du vice. C'était une malédiction qu'il portait avec lui et s'il n'avait pas craint d'insulter les Dieux qui le lui avaient donné, il se serait déchiré le visage. Il fallait qu'il versât le Falerne et le Samos, les vins de Syracuse et de Chypre à tous ceux dont sa proximité irritait les désirs: et leur prodiguant l'ivresse au bénéfice d'Aristippe, il les dépouillait lui-même de leur dernière retenue, tandis que, le cœur clos sur le souvenir d'Alexis, il voyait comme dans un autre monde les yeux s'allumer, les lèvres s'humecter, les mains s'empressez. L'un relevait sa robe pour palper ses cuisses, l'autre le retenait par la taille en lui jetant des regards salaces.

*(à suivre)*